

IRONS-NOUS A PARIS?

O U

REVUE DE L'AN 1810,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MERLE ET OURRY.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre  
du Vaudeville, le 19 janvier 1811.*

---

---

PRIX : Vingt-cinq sols.

---

---

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre  
Français, n<sup>o</sup>. 51.

1811.

---

**PERSONNAGES. ACTEURS.**



- M. de la SAULAYE**, riche propriétaire. *M. Lenoble.*  
**Mad. de la SAULAYE**, sa femme, économe, occupée des soins de sa maison. *Mme Duchaux.*  
**M. BERTRAND de la SAULAYE**, frère, grand amateur des découvertes nouvelles. *M. Hippolyte.*  
**Mlle de la SAULAYE**, sa sœur, vieille fille aimant les modes et les spectacles. *Mlle Bodin.*  
**M. DURAND**, frère de Mad. de la Saulaye, grand amateur des beaux arts. *M. Fontenay.*  
**AMÉLIE**, fille de M. de la Saulaye. *Mlle Desmares.*  
**M. DURENARD**, vieux voisin, tracassier. *M. Edouard.*  
**SCHOLASTIQUE**, sa fille, tournure gauche. *Mlle Chapelle.*  
**FERDINAND**, jeune militaire, amant d'Amélie. *M. Armand.*  
**Deux Domestiques**, *personnages muets.*

*La scène est à Quimper, dans la maison de M. de la Saulaye.*

---

---

# IRONS-NOUS A PARIS?

O U

REVUE DE L'AN 1810.

---

---

*Le théâtre représente un salon de petite ville, avec une grande cheminée sur un des côtés, un cabinet à droite et un bureau sur lequel sont des cartons et du papier. Plusieurs portes qui sont censées celles des appartemens de toutes les personnes de la famille.*

---

---

## S C E N E P R E M I E R E .

M. de la SAULAYE, assis devant un bureau, règle le compte de ses fermiers ; Mad. de la SAULAYE est occupée à couvrir des pots de confitures ; Mlle de la SAULAYE, écoute attentivement sa nièce ; AMÉLIE, qui lui tire les cartes ; M. DURAND, lit la *Vie des Peintres* ; M. BERTRAND de la SAULAYE lit un journal.

Mad. DE LA SAULAYE.

Je crains que mes confitures ne soient pas aussi bonnes que l'année dernière, et c'est fâcheux pour une maîtresse de maison.

M. BERTRAND.

C'est votre faute, ma chère belle-sœur, vous n'avez pas voulu suivre la recette qui se trouvait dans le procès-verbal de la société dont je suis membre.

Mad. DE LA SAULAYE.

Je m'en serais bien gardée, vous m'avez fait abîmer un appartement avec votre peinture au lait, et je me suis ruinée avec votre fourneau économique.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Je suis de l'avis de ma sœur, l'eau de Ninon par exemple, dont je me sers tous les jours, est une mauvaise invention.

Air : *Vaud. de la Fille en loterie.*

Envain plus d'un journal marquant  
En tous lieux la vante sans cesse,  
Envain son inventeur prétend  
Qu'elle fixera la jeunesse ;  
Qu'aux vieilles cette eau donnera  
Une fraîcheur inaltérable.

BERTHAUD.

Celui qui vous vend cette eau là  
Ne vous vend pas la véritable.

A M É L I E , *examinant les cartes.*

Ma tante, les cartes commencent à se débrouiller.

Mlle DE LA SAULAYE.

Ah ! ah ! que disent les cartes ?

A M É L I E.

Je vois ici une demoiselle.

Mlle DE LA SAULAYE.

Je crois que c'est moi.

A M É L I E.

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

Ce valet assurément  
Est un amant qui soupire.

Mlle DE LA SAULAYE.

Mais que voulez-vous me dire,  
Moi je ne vois pas d'amant.

A M É L I E.

Il est là malgré l'absence,  
En dépit de la distance,  
Je réponds de sa constance.  
Que de treffles ! quel bonheur !

Mlle DE LA SAULAYE.

Mais c'est là ce qui me pique,  
Toujours carreau, treffe on pique,  
Jamais je n'attrape un cœur.

M. DE LA SAULAYE, *cessant d'écrire.*

Croiriez-vous, mes amis, que tout compte fait, je me

trouve avoir gagné, par le produit de mes récoltes et la vente de mes denrées, dix mille francs de plus que l'année dernière.

B E R N A R D.

Mathieu Lansberg ne nous avait pas trompés, il nous avait promis une belle année pour les pommes de terre et les navets.

D U R A N D.

Vous avez eu presque le produit des belles récoltes de la Sicile.

M<sup>lle</sup> D E L A S A U L A Y E.

Nous pourrons donner quelques bals de plus ce carnaval, et nous jouerons la bouillotte aux vingt sous cet hiver.

M a d. D E L A S A U L A Y E.

Et moi, je ferai en conséquence quelques bouteilles de ratafiat de pruneau.

M. D E L A S A U L A Y E.

Je ferai mieux que tout cela, si toute la famille y consent, je vous emmène à Paris.

A M É L I E.

Comment, mon père, serait-il possible ? Nous irions à Paris.

M. D E L A S A U L A Y E.

Air : *Vaud. de M. Musard.*

A partir bientôt je m'engage  
Si c'est ici l'avis de tous,  
Chacun dans ce joli voyage,  
Pourra satisfaire ses goûts ;  
Oui, pour vous si l'on m'accompagne,  
Mon argent va se dépenser,  
Par mes travaux, quand je le gagne,  
En plaisirs j'aime à le placer.

A M É L I E.

Mon père, je vous reconnais bien là.

M. D E L A S A U L A Y E.

Mais c'est à une condition, c'est que dans deux heures tout le monde sera prêt et qu'il n'y aura pas un seul opposant.

A M É L I E.

Il ne peut pas y en avoir, mon père.

D U R A N D.

Ecoutez donc, nous sommes en plein hiver. Si nous étions en Italie, encore passe, toute l'année est un printemps.

Mad. DE LA SAULAYE.

D'ailleurs, moi, j'ai à faire sécher mes fleurs de tilleuls et à commencer ma pâte de jujubes.

Mlle DE LA SAULAYE.

Et moi qui suis citée à Quimper, je serais confondue à Paris dans la foule, et comme dit César...

B E R T R A N D.

Ma foi, moi, j'y vois du pour et du contre.

M. DE LA SAULAYE.

Eh bien ! réfléchissez, et quand vous serez décidés, comptez sur ma parole.

Air : *Valse du Pauvre Diable.*

Songez-y bien en ces lieux dans deux heures.  
Je viens exprès entendre vos raisons,  
Voyez, cherchez quelles sont les meilleures,  
Soyez d'accord et bientôt nous partons.

Mlle DE LA SAULAYE.

Moi, j'en conviens, ce voyage me tente,

Mad. DE LA SAULAYE.

C'est un tourment que de se déplacer.

A M É L I E.

Paris, je crois, vous séduira, ma tante.

B E R T R A N D.

Il est très-doux de ne rien dépenser.

M. DE LA SAULAYE.

Songez-y bien, etc.

*Tous ensemble.*

Tous, en ces lieux, revenons dans deux heures,  
Nous vous ferons entendre nos raisons,  
Et nous saurons, en cherchant les meilleures,  
Si nous partons ou bien si nous restons.

(*Tous sortent.*)

S C E N E I I.

A M É L I E , M. de la SAULAYE.

A M É L I E.

Mon père...

M. DE LA SAULAYE.

Que veux-tu, ma fille ?

A M É L I E.

Mon père, je veux vous dire...

M. DE LA SAULAYE.

Que tu serais enchantée du voyage, que nouvellement venue de Paris, tu y retournerais volontiers ; que tu espères y retrouver Ferdinand, ce jeune militaire dont j'ai autorisé les sentimens pour toi.

A M É L I E.

Ah ! mon dieu, mon père, comme vous devinez !

M. DE LA SAULAYE.

Il ne s'agit plus que de mettre tout le monde d'accord.

A M É L I E.

C'est la le difficile.

M. DE LA SAULAYE.

Difficile ! pas pour toi.

*Air : Le briquet frappe la pierre.*

Pour aider ton entreprise,  
Je vais les envoyer tous,  
De chacun flatte les goûts ;  
Cherche, trouve, invente, épuise  
Tous les moyens tour à tour.

A M É L I E.

Vous permettez ce détour ?

M. DE LA SAULAYE.

Oui, je permets ce détour.  
Bientôt ton esprit, ma chère,  
Les forcera de céder,  
Et saura les décider ;  
Il faut séduire, il faut plaire,  
Ainsi je reviens dans peu,  
Car pour toi ce n'est qu'un jeu. (ter.)

( il sort. )

---

S C E N E I I I.

A M É L I E.

Oh ! le joli projet ! le joli projet ! Je reverrai Ferdinand ,  
et je ferai enrager notre vieux voisin, M. Durenard, qui veut  
faire épouser à sa niaise de fille celui que j'aime ; il ne s'a-  
git que de décider mes parens.

*RONDEAU des Rentes viagères.*

En les mettant tous d'accord ,  
Montrons qu'une jeune fille ,  
Une fois de sa famille ,  
Peut devenir le mentor .

Usons d'adresse ,  
Pour mes projets ;  
Car la finesse  
Fait nos succès ;  
Chez la vieillesse ,  
Est la sagesse ,  
Et la raison :  
Mais prévoit-elle  
Ruse nouvelle .

Non .

A son expérience  
Opposons ma science .

En les mettant tous d'accord , etc.

---

S C E N E I V.

AMÉLIE , M. DURAND , *allant se placer à côté de la  
cheminée.*

A M É L I E.

Je suis sûre, mon oncle, que votre parti est déjà pris.

D U R A N D.

Oui, ma nièce, je reste.

A M É L I E , *avec vivacité.*

Comment, comment, vous restez, mais c'est inconcevable.

D U R A N D.

Eh ! ma chère enfant, quel intérêt pourrait m'attirer à  
Paris, les spectacles ? ils ne me tentent pas, le grand monde ?  
je ne l'aime guères.



Air : *Le premier pas.*

Le coin du feu me plaît bien davantage ,  
 Sans le quitter , je parcours plus d'un lieu ,  
 Je vois Paris , je vois Londres et Carthage ,  
 Bref , tous les jours , sans frais , moi je voyage  
 Au coin du feu.

A M É L I E .

Mon oncle , est-ce qu'il n'y a plus rien qui vous touche ?  
 Et les beaux tableaux , les belles statues , les monumens  
 qui embellissent la capitale ; ces arcs de triomphe élevés à  
 la gloire de nos armées , ces quais immenses qui bordent la  
 Seine.

D U R A N D .

J'ai vu le Tybre , le Vatican et les ouvrages de Raphaël.

A M É L I E .

Vous parlez toujours de Rome.

D U R A N D .

C'est que pour un artiste , il n'y a rien après cela.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Par les faveurs de la nature ,  
 J'ai vu ce Tybur embelli...

A M É L I E .

De l'art la brillante imposture ,  
 A Paris plaça Tivoli.

D U R A N D .

J'ai vu le tombeau de Virgile  
 Qu'on reconnaît à son laurier.

A M É L I E .

Au même signe , chez Delille ,  
 On reconnaît son héritier.

D U R A N D .

Tu as beau dire , Rome est le pays des souvenirs.

A M É L I E .

Paris vous en offre d'aussi touchans.

D U R A N D .

C'est de cette tribune que Cicéron faisait pâlir le crime.

A M É L I E .

C'est là que d'Aguesseau protégeait l'innocence.

*La Revue.*

B

DURAND.

Je retrouvais ici le palais de Mécènes.

AMÉLIE.

Là, vous verrez la demeure de Sully.

DURAND, *avec enthousiasme.*

C'est là que l'on trouve les cendres de Scipion.

AMÉLIE.

Là, Turenne repose au milieu de ses compagnons d'armes.

DURAND.

Les exemples ne te manquent pas.

AMÉLIE.

C'est à vous qu'ils manqueront ; que pourrez vous opposer au Louvre ?

DURAND.

Oh ! le Louvre !...

*Air : Le magistrat irréprochable.*

Du tems déjà craignant l'injure ,  
Le Louvre trop tôt saranné ,  
Dans son imparfaite structure ,  
Semble vieux avant d'être né.

AMÉLIE.

Un grand Roi paraît : il ordonne ,  
Ce palais reprend sa beauté ,  
Et d'un mot le héros lui donne  
La vie et l'immortalité.

Jugez du plaisir que vous aurez à voir ce beau monument.

DURAND.

Ah ! c'est un motif puissant.

AMÉLIE.

Joignez-y celui de voir au salon les plus beaux tableaux,  
Andromaque, la révolte du Caire, la bataille d'Austerlitz,  
et sous les mêmes voutes ce Muséum où vous vous croirez  
dans votre chère Italie.

*Air : D'abord je chante pour boire.*

Mon oncle, que vous ensemble ?  
Dites, n'ai-je pas raison ?  
Là, vous pourrez voir ensemble,  
L'Antinoüs, l'Apollon,  
Cette Vénus qu'on renomme.

Flattera vos yeux épris ;  
Bref , si vous voulez voir Rome ,  
Il faut aller à Paris.

D U R A N D , *reprenant.*

Oui , c'en est fait , pour voir Rome  
Je veux aller à Paris.

A M É L I E .

Ce n'est pas tout.

Air : *Comme faisait maîtresse.* (du Pèlerin.)

Un motif plus puissant , je pense ,  
Pourra vous engager encor ,  
Bientôt Paris doit à la France  
Destiner le plus doux trésor :  
Pour la compagne d'un grand homme ,  
Tous nos désirs s'accomplissant ,  
On verra le trône de Rome  
Sortir du berceau d'un enfant.

D U R A N D .

Il n'y a pas moyen de lui résister.

A M É L I E .

Eh bien , c'est dit : nous partirons , et avec ma mère , car  
sûrement elle est aussi décidée.

## S C E N E V .

Les Précédens , Mad. DE LA SAULAYE.

Mad. DE LA SAULAYE.

Pas du tout , mon enfant , pas encore ; il faut bien réflé-  
chir avant d'entreprendre un pareil voyage.

A M É L I E .

Mais qu'est-ce que vous pouvez donc tant reprocher à ce  
pauvre Paris ?

Mad. DE LA SAULAYE.

Je ne le connais pas personnellement , mais j'en ai vu un  
tableau qui n'est pas flatteur.

Air : *Si Pauline.*

On dit que tout vous y dérange ,  
Qu'on y fait un bruit infernal ;  
Qu'en se déguisant on y change  
L'année en un long carnaval :

On dit bien plus : oui , l'on assure ,  
Que sans nul égard , sans pitié ,  
Le débiteur fuit en voiture  
Ses créanciers qui vont à pié.

D U R A N D.

Que vous importe , on ne vous doit rien.

Mad. DE LA SAULAYE.

Et puis la vie est si chère !

A M É L I E.

Si chère ! non , ma mère , c'est comme on veut.

Air : *Le maître d'école.*

Par sa dépense on se signale ,  
Ou l'on suit de modestes goûts :  
Pour vingt francs on dîne à Cancale ,  
Ou l'on dîne ailleurs pour vingt sous.  
Aux Français on court à la ronde ,  
Ou l'Odéon fixe nos pas ,  
Ainsi tantôt l'on voit du monde ,  
Et tantôt l'on n'en voit pas.

Mad. DE LA SAULAYE.

Cette liberté a bien son mérite.

A M É L I E.

De plus , vous pourrez faire connaissance avec une femme  
célèbre , un auteur.

Mad. DE LA SAULAYE.

A quoi cela me servira-t-il ?

A M É L I E.

Un auteur qui a fait un traité des confitures.

Mad. DE LA SAULAYE.

Comment donc , mais notre sexe se distingue.

A M É L I E.

Elle vous apprendra de plus à faire les sirops et les pralines.

D U R A N D.

C'est une bien bonne connaissance pour vous.

Air : *Vaud. de L'avare.*

Pour le dessert la poésie  
On cite ses talents divers ,

Et l'on voit briller son génie  
Dans la compote et dans les vers.  
Ses œuvres sont toujours exquisés,  
Elle fait doublement en fonds,  
Des devises pour ses bonbons,  
Et des bonbons pour ses devises.

Mad. DE LA SAULAYE.

Que de talens !

A M É L I E.

Enfin vous verrez le marchand qui fait de la bougie économique avec des marrons.

Mad. DE LA SAULAYE.

De la bougie avec des marrons ! Je pars pour Paris.

Air : *Vaud. de Rien de trop.*

Ce projet est d'un grand maître ;  
A mes goûts il a souri ;  
Par un seul arbre on peut être  
Eclairé, chauffé, nourri.

Oui, j'en mettrai cette année,  
Grâce à ses heureux travaux,  
Le bois dans ma cheminée,  
Et le fruit dans mes flambeaux.

LES DEUX AUTRES.

Le projet est d'un grand maître,  
A vos goûts il a souri, etc.

(*Madame de la Saulaye sort avec Durand.*)

---

## S C E N E V I.

A M É L I E.

Je savais bien que je déciderais ma mère, au nom de l'économie on lui fait faire tout ce que l'on veut. Voici mon oncle Bertrand, avec lui c'est autre chose.

---

## S C E N E V I I.

A M É L I E, B E R T R A N D.

A M É L I E.

Je vous croyais déjà prêt, mon oncle ?

BERTRAND.

Ma foi, ma nièce, je flotte encore entre le désir de voir et la peine de voyager. Cependant je voudrais connaître le pâtissier qui fait des colonnes en biscuit, et le cordonnier qui fait des tragédies.

AMÉLIE.

Il y a des choses qui vous étonneront bien davantage.

BERTRAND.

Et ! qu'est-ce que c'est donc ?

AMÉLIE.

L'homme qui marche sur l'eau.

*Air : Cinquième édition.*

Tout devient pour lui sans danger,  
Des flots habile à se défendre ;  
Dans l'Océan il sait nager  
Par le moyen de son scaphandre.

BERTRAND.

Cet art n'est pas des plus nouveaux,  
Chacun connaît ce qu'il propose.

AMÉLIE.

Pourtant il nage entre deux eaux.

BERTRAND.

Bien des gens font la même chose.

AMÉLIE.

Oui, mon oncle, mais vous verrez tant d'autres merveilles, l'éléphant automate, un poisson de soixante pieds.

BERTRAND.

Un poisson de soixante pieds !... Cependant quelque chose me contrarie. On dit que le vaisseau le Majestueux va partir pour Brest par la diligence, et l'on m'a assuré qu'on avait embarqué le canal de Languedoc sur le canal de l'Ourcq.

AMÉLIE.

Enfin, mon oncle, vous ne pourrez vous dispenser de voir les Panoramas, celui de Wagram, et ceux qu'on va établir encore, et que l'auteur perfectionne tous les jours.

*Air : Vaud. des Vélodifères.*

Pour embellir chaque tableau,  
Il saura, riche en accessoires,

N'offrir Austerlitz, Maringo,  
Que sur la place des Victoires ;  
Bref, pour que tout ce qu'on verra,  
Avec le lieu toujours s'accorde,  
Vienne à nos regards paraître  
Sur la place de la Concorde.

B E R T R A N D.

C'est très-bien imaginé.

A M É L I E.

Vous entendrez aussi parler d'une découverte en médecine.

B E R T R A N D.

Est-ce quelque maladie nouvelle ?

A M É L I E.

Au contraire.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Un docteur qui fait du bruit,  
Dans plus d'un journal enseigne,  
Qu'il ne faut plus que l'on saigne,  
Et qu'un tel remède nuit :  
Le sang, dit-il, est la vie ;  
Et pour peu qu'on lui confie  
Des gens, dont la maladie  
Annonce un trépas prochain,  
Il veut que pas un ne meure.

B E R T R A N D.

Tu m'avais dit tout-à-l'heure  
Que c'était un médecin.

A M É L I E.

Oui, mon oncle, un médecin extraordinaire.

B E R T R A N D.

Il faut voir cela, je vais faire mon paquet, les choses ingénieuses ont toujours été mon faible.

Air : *Ça n'se peut pas.*

J'aime le neuf, j'aime le rare ;  
L'extraordinaire me plaît ;  
Mais j'aime encor plus le bizarre,  
Paris m'offre donc maint attrait.  
J'aime les choses merveilleuses,  
Oui, mon enfant, puisqu'on voit la  
Tant de raretés curieuses,

On m'y verra. (*bis.*)

( *Il sort.* )

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, Mlle DE LA SAULAYE.

Mlle DE LA SAULAYE.

Eh ! bien , qu'est-ce qu'on me dit donc , ma belle-sœur fait ses paquets ?

AMÉLIE.

Et vous , ma tante , est-ce que vous ne faites pas les vôtres ?

Mlle DE LA SAULAYE.

Non , vraiment , ma nièce , je ne quitte pas si facilement mes amis , mes animaux et mon docteur.

AMÉLIE.

Les docteurs sont rares , mais on trouve des animaux partout ; ils ont même un théâtre à eux seuls.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

On y fait par la mécanique  
Des bêtes de toute façon ;  
Et tous les jours on en fabrique  
De bois ainsi que de carton.  
Chaque bête à son caractère.

Mlle DE LA SAULAYE.

Moi je crois qu'il ne fallait pas ,  
Quand on en trouve à chaque pas ,  
Se donner la peine d'en faire.

AMÉLIE.

Vous y verrez aussi Cendrillon , pièce nouvelle , tirée d'une vieille histoire.

Mlle DE LA SAULAYE.

Oh ! cela me rappellera ma jeunesse.

AMÉLIE.

Air : *Grâces à vos soins , à votre intelligence. (Epoux de trois jours.)*

Vous y verrez la Chatte merveilleuse ,  
Et bien merveilleuse en effet ,  
De plus d'une recette heureuse  
Elle possède le secret.

Mlle. DE LA SAULAYE.

A cette pièce où de rire on éclate ,



Il fallait bien qu'on s'attachât ;  
Pouvait-on craindre que la Chatte  
N'attirât pas un chat ?

A M É L I E.

Sans doute.

Mlle DE LA SAULAYE.

Pour moi, ce qui me tenterait le plus, ce serait les mélodrames.

A M É L I E.

C'est le genre le plus à la mode, et, comme il est fort utile, on lui a consacré deux théâtres.

Mlle DE LA SAULAYE.

Deux théâtres !

A M É L I E.

Et ce n'est pas assez , car il n'y a jamais de place.

Mlle DE LA SAULAYE.

Est-ce qu'on joue la même chose aux deux théâtres ?

A M É L I E.

La même chose ! mon dieu non.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

A l'un on parle à tout moment  
Et de parjure et de vengeance,  
De dévouement, de sentiment,  
De nature et de bienfaisance ;  
A l'autre c'est bien différent,  
On ne parle que de parjure,  
De sentiment, de dévouement,  
De bienfaisance et de nature.

Mlle DE LA SAULAYE.

Nature ! tu l'emportes, c'est décidé, je pars pour Paris, il faut que tout le monde m'accompagne, et toi aussi Amélie.

Air : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Suis mes traces ,  
Viens à Paris ,  
C'est le pays  
Où se plaisent les grâces ,  
Suis mes traces ,  
Viens à Paris ,  
C'est le pays  
Et des jeux et des ris.

A M É L I E.

Pour rajeunir, on y voit maint prestige.

Mlle DE LA SAULAYE.

De ma beauté, c'est vraiment l'élément.

A M É L I E.

A chaque instant on rencontre un prodige.

Mlle DE LA SAULAYE, *à part.*

Si j'y pouvais rencontrer un amant.

*Ensemble.*

Suis mes traces, etc.

A M É L I E.

Sur vos traces

Voyons Paris, etc.

(*Mademoiselle de la Saulaye sort.*)

---

## S C E N E I X.

A M É L I E, puis F E R D I N A N D.

A M É L I E.

Encore une dont j'ai triomphé ! quel bonheur ! je vais donc aller à Paris !

F E R D I N A N D, *parlant en dehors à des domestiques.*

Posez tous ces objets dans l'antichambre.

A M É L I E.

Ciel ! Ferdinand !

F E R D I N A N D, *entrant.*

J'arrive à tems puisque vous parlez de moi.

A M É L I E.

Vous voilà, mon ami. (*à part.*) Quel malheur !

F E R D I N A N D.

Oui, ma chère Amélie, j'ai obtenu du ministre l'ordre de me rendre ici, et la mission dont je suis chargé est si importante, que je ne dois, sous aucun prétexte, m'absenter même pour vingt-quatre heures.

A M É L I E.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! que je suis à plaindre.

F E R D I N A N D.

Par quelle raison.

A M É L I E.

Croyant vous retrouver à Paris, j'ai pris bien de la peine pour décider mes parens à partir.

F E R D I N A N D.

Et vous avez réussi ?

Malheureusement.

Air : *Um homme pour peindre un tableau.*

On vous force de me quitter,  
Aux regrets envain je me livre,  
La raison me dit de rester  
Quand mon cœur me dit de vous suivre ;  
Mon devoir prononce un arrêt  
Que jamais un Français ne brave,  
De l'amour il est le sujet,  
Mais de l'honneur il est l'esclave.

A M É L I E.

Tout pourrait encore s'arranger si l'on ne vous savait pas ici.

DURENARD, *dans la coulisse.*

Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cela ?

A M É L I E.

J'entends M. Durenard, c'est un tracassier, c'est surtout lui qui ne doit pas se douter de votre arrivée.

F E R D I N A N D.

Mais enfin, faites moi part de vos projets.

A M É L I E, *lui montrant un cabinet.*

Je n'en ai pas, mais il ne faut pas qu'on vous voye.

F E R D I N A N D.

J'obéis. (*il entre dans le cabinet.*)

## S C E N E X.

AMÉLIE, M. DURENARD, SCHOLASTIQUE.

A M É L I E.

Hé ! c'est M. Durenard et sa charmante fille.

DURENARD, *à Amélie.*

Moi-même, mademoiselle, moi-même. (*à sa fille.*) Saluez donc, enfant. (*elle fait une révérence très-basse.*) Eh bien ! on dit que vous partez pour Paris en famille, cela met toute la ville en rumeur.

A M É L I E.

Comment donc ?

DURENARD, *à part à sa fille.*

D'abord cela me contrarie beaucoup, et tu sais pourquoi.

( *haut.* ) Sûrement , vous faites un tort infini à ce premier violon du spectacle de Rennes , qui est venu donner ici un concert à son bénéfice. Six personnes de moins dans l'endroit...il ne fera pas ses frais.

A M É L I E.

Cela se voit dans de plus grandes villes.

D U R E N A R D.

D'ailleurs , que de personnes vous allez mettre en deuil. M. Brochard, notre libraire, qui espérait ouvrir un cabinet de lecture , parce que mademoiselle votre tante lit trois cent soixante-cinq romans par ans. M. Despoumons, l'avoué, qui compte sur monsieur votre père pour partager son abonnement aux *Causes célèbres*; et madame Desgenest qui voulait emprunter à madame de la Saulaye sa cuisinière , pour donner à diner le Mardi-gras.

A M É L I E.

S'il pouvait les décider à rester.

D U R E N A R D.

Au reste , vous n'êtes pas encore à Paris, je verrai vos parens, j'ai quelqu'ascendant sur leur esprit, et je me flatte...

A M É L I E.

Comment, monsieur, vous voudriez me faire ce chagrin là?

D U R E N A R D.

Bon ! vous tenez donc beaucoup à voir Paris ? Eh bien ! je vous jure que j'y ai passé trois jours l'année dernière , et que je n'y ai rien vu de beau , j'étais toujours avec ma fille, je me suis ennuyé à périr ; il est vrai que nous sommes restés dans notre chambre tout ce tems-là ; il pleuvait toute la journée, et cet enfant-là ne sait pas marcher quand le pavé est glissant.

S C H O L A S T I Q U E.

C'est vrai, papa , et puis je n'avais que mes souliers de prunelle.

A M É L I E.

Malgré toute votre éloquence , M. Durenard , je doute que vous engagiez mes parens à renoncer à un voyage...

DURENARD.

Ah ! vous me piquez au jeu. Eh bien ! mademoiselle, nous verrons , nous verrons.

A M É L I E.

Pardon, monsieur, mais je vais moi-même faire mes préparatifs. ( *à part.* ) Puissent-ils être inutiles.

DURENARD.

*Air : Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Désabusés des faux appas  
De la plus trompeuse des villes,  
Vos chers parens ne pourrons pas  
Refuser des conseils utiles.  
Sans peine je pourrai bientôt  
Leur prouver que rien n'est moins sage,  
S'ils partent, je ne suis qu'un sot.

A M É L I E, *à part.*

Ah ! combien j'ai peur du voyage.

( *elle sort.* )

## S C E N E X I.

DURENARD , SCHOLASTIQUE.

DURENARD.

Ah ! ah ! la petite personne ne se doute pas que je connais les vrais motifs de son empressement à se rendre à Paris. On sait que l'on y retrouvera M. Ferdinand ; on espère que pendant le séjour de la famille, le mariage pourra se conclure ; il faut empêcher cela ; c'est un parti qui te convient infiniment.

SCHOLASTIQUE.

Oui, papa.

DURENARD.

Tu plais au jeune homme, où je suis bien trompé, tu ne fais pas d'esprit, toi, mais tu fais mes fautcuils.

SCHOLASTIQUE.

Oui, mon papa.

DURENARD.

L'essentiel est que ces gens-là ne se doutent pas de mes projets, et j'empêcherai le voyage.

## SCHOLASTIQUE.

Mon papa, je crois que ce sera difficile.

DURENARD.

Difficile ! en vérité, Scholastique, je ne vous conçois pas. Y a-t-il quelque chose de difficile pour moi ? Qu'est-ce qui a rompu le mariage de ce petit avocat de St.-Brieux et de ma cousine germaine ? Qui est-ce qui a décidé mon neveu d'Ancenis a divorcer avec sa femme ? Qui est-ce qui a contraint à partir d'ici cette jeune veuve de Fécamp qui avait eu l'impertinence de vous trouver gauche.

SCHOLASTIQUE.

Gauche ! c'est vous, papa, c'est vrai.

DURENARD.

Eh bien ! rapportez-vous-en donc à moi, quand je ne pourrais pas les persuader tous, n'aurai-je pas réussi en jetant la dissension parmi eux.

*Air : Voilà la manière de vivre cent ans.*

Il faut qu'on m'accorde  
Ce point important,  
Semer la discorde  
Est mon élément ;  
Je dis aux maris :

« Votre femme est un peu coquette. »

Aux femmes je dis :

« Votre époux est d'humeur distraite. »

Mon art exagère  
Des goûts innocens,  
Voilà la manière  
De brouiller les gens.

« Votre fils vous mène, »

Dis-je au bon papa ;  
Au fils ; « on vous gêne,  
» Ne souffrez pas ça. »

Je dis aux mamans :

« Vos filles cherchent trop à plaire. »

Aux filles j'apprends

Que l'on fait la cour à leur mère.

D'un rien je sais faire  
Les torts les plus grands ;  
Voilà la manière  
De brouiller les gens.

SCHOLASTIQUE.

Oh ! papa, je suis bien tranquille.

DURENARD.

Secondex-moi seulement de tout votre esprit ; vous ne direz rien , mais vous approuverez tout ce que je dirai avec un sourire fin.

SCHOLASTIQUE , *riant bêtement.*

Avec un sourire fin ; oui , papa.

DURENARD.

Chut ! voici quelques-uns de nos voyageurs.

---

S C E N E X I I .

Les Précédens , BERTRAND , DURAND , Mad. DE LA SAULAYE , *arrivant successivement avec leurs paquets.*

DURAND , *sans voir Durenard.*

Air : *Il faut , il faut quitter Golconde.*

Il faut partir , la chose est claire ,  
Un tel voyage doit me plaire ,  
Je suis enfin persuadé ,  
L'hiver m'avait intimidé  
Mais le salon m'a décidé.

DURENARD , *à part.*

Le salon...suffit.

BERTRAND , *en habit de voyage un sac de nuit sous le bras.*

Il faut partir , la chose est claire ,  
Il faut gratis  
Voir ce Paris.

J'avais ici plus d'une affaire ,  
Depuis trente ans j'ai retardé ,  
Mais ma nièce a fort bien plaidé ,  
Et le poisson m'a décidé.

DURENARD , *à part.*

Ah ! le poisson ! (*Voyant entrer madame de la Saulaye.*)  
Encore un paquet.

Mad. DE LA SAULAYE.

Il faut partir , la chose est claire ,  
A ma fille enfin j'ai cédé ,  
J'avais bien des sirops à faire ,

Mais j'aurai plus d'un procédé,  
Par un savant recommandé,  
Et le savant m'a décidé.

Ensemble

DURAND.

Et le salon m'a décidé.

BERTRAND.

Et le poisson m'a décidé.

MAD. DE LA SAULAYE.

Et le savant m'a décidé.

DURENARD, à part.

A merveille. (*haut s'approchant d'eux.*) Eh quoi ! mes chers voisins, vous êtes donc déterminés à nous quitter.

DURAND.

Vous voyez que c'est un parti pris, M. Durenard.

BERTRAND.

Je me suis décidé à voir les curiosités de Paris. Il y a des occasions où il faut se montrer.

MAD. DE LA SAULAYE.

J'espère, en fait d'économie, y apprendre encore quelque chose.

DURENARD.

C'est bien vu assurément. (*à Durand.*) Je pense, monsieur, que le nouveau salon entre pour beaucoup dans votre empressement.

DURAND.

Sans doute.

DURENARD.

Air : *La parole.*

Combien de tableaux entassés  
On voit dans cette salle immense,  
Mais tous ne sont pas bien placés,  
Et l'on en blâme l'ordonnance.  
Au milieu de l'enceinte on mit  
Des tableaux de plus d'une sorte,  
Mais on aurait du, m'a-t-on dit,  
Oui, l'on aurait du, m'a-t-on dit ;  
En mettre un peu plus (*bis.*) à la porte.

DURAND.

Comment ? est-ce que le salon de cette année ne l'emporte pas sur tous les autres ?

DURENARD.

Par la quantité, il n'y a pas de doute ; et les portraits, y en a-t-il assez, et des têtes, des têtes !...



Air : *Petit matelot.*

L'un se fait peindre et la nature  
N'avait voulu que l'ébaucher ;  
Tel autre y montre sa figure  
Qui devrait plutôt la cacher :  
Oui, d'honneur, certains personnages  
Sont si laids, qu'on trouve étonnant  
De voir gratis tant de visages ,  
Qu'on ne devrait voir qu'en payant.

B E R T R A N D.

Et les journaux ne parlent que du salon.

Mad. DE LA SAULAYE.

Il est vrai que c'est impatientant ; aujourd'hui encore on  
m'a pu mettre qu'en abrégé une nouvelle invention pour  
conserver les pommes.

B E R T R A N D.

Et cela est cause que l'on n'a point annoncé le jour de  
l'ouverture du poisson.

D U R E N A R D.

Vous donnez là-dedans, vous, M. Bertrand ?

B E R T R A N D.

Comment donc, monsieur, ai j'y donne... mais vous êtes  
bon !

D U R E N A R D.

Vous avez bien tort.

Air : *Des Pierrots.*

D'une ressource toujours prête ,  
On est habile à se servir ,  
Sitôt qu'on parle d'une bête ,  
Que de gens on voit accourir ;  
Du poisson la grosseur étonne ,  
Celui qui le montre est subtil ,  
Mais le plus fort c'est qu'il vous donne  
En janvier un poisson d'avril.

B E R T R A N D.

Ah ! s'il y a du charlatanisme, je n'en suis plus.

D U R E N A R D.

Eh ! monsieur, où n'y en a-t-il pas.

*La Revue.*

D

Mad. DE LA SAULAYE.

Comment, est-ce que l'on m'aurait trompé en mepro-  
mettant de m'apprendre à faire du vin de Bretagne meilleur  
que le Bourgogné ?

DURENARD.

Ma foi !...

Mad. DE LA SAULAYE.

Cela serait affreux, et je crois que je resterais ici.

DURAND.

Si j'étais sûr que les arts ne m'offrissent rien de bien  
nouveau...

DURENARD.

Du nouveau, pardonnez moi, mais du neuf c'est autre  
chose. Tenez, mes amis.

*Air : De la vigne à Claudine.*

Quand on craint d'être dupe,  
Quand on veut du vin franc,  
Des arts quand on s'occupe ;  
Sans nuire au vrai talent,  
Lorsque de la cabale,  
Le nom seul fait trembler,  
C'est dans la capitale...  
Qu'il ne faut pas aller.

DURAND.

Eh bien ! je reste avec mes souvenirs.

Mad. DE LA SAULAYE.

Et moi je retourne à mes fleurs de tilleul.

BERTRAND.

Et moi je vais défaire mon sac de nuit.

DURENARD.

C'est cela, mes amis.

*Air : Vive le vin de Ramponneau.*

Tenez, restez dans votre endroit,  
C'est un parti fort sage,  
Ici, votre sort on le voit,  
Sera plus heureux quel qu'il soit.

T O U S.

Soit.

DURAND.

C'est une erreur  
De chercher le bonheur ,  
Loin des lieux où le cœur  
Nous engage.

BERTRAND

Moi qui n'aime pas l'esprit ,  
Mon pays me suffit ,  
M'en faut-il davantage ?

T O U S .

A vos conseils donnant raison  
Si ma fille } m'engage ,  
Si ma nièce }  
Désormais à fuir la maison ,  
Je lui répondrai sans façon ,  
Non.

Ensemble.

DURENARD.

A mes conseils donnez raison ,  
Si quelqu'un vous engage  
Désormais à fuir la maison ,  
Il faut répondre sans façon ,  
Non.

---

### S C E N E X I I I .

DURENARD , SCHOLASTIQUE , ensuite Mlle DE LA SAULAYE , *apportant des paquets et des cartons..*

DURENARD.

Et de trois.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Ne me suis-je point fait attendre ? me voici , me voici.  
Ah ! ah ! M. Durenard , je vous salue ; comme votre demoiselle est grandie ! Ah ! ça , vous savez que nous partons tous pour Paris.

DURENARD.

Tous ? ah ! cela n'est pas prouvé.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Comment , ma sœur et mes frères ne voudraient pas... N'importe , j'ai toujours été l'oracle de la famille , et j'épère qu'ils en reviendront à mon avis.

DURENARD, *à part.*

Diab! il est essentiel de la gagner.

Mlle DE LA SAULAYE.

Moi qui me fais un plaisir de voir toutes le nouveautés ,  
les Ruines de Babylones et les Cendrillons.

DURENARD.

Attendez qu'on en ait donné encore cinq où six.

Mlle DE LA SAULAYE.

Qui voulais acheter ce qu'il y a de mieux écrit en ro-  
mans.

DURENARD.

Vous ne vous ruinerez pas.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Je tenais beaucoup aussi à connaître les marionnettes qui  
jouent des vaudevilles.

DURENARD.

Oh ! c'est curieux.

*Air : Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Lassé de voir chez eux la pantomime ,  
Le spectateur peu content des sujets ,  
Portait ailleurs son argent , son estime ,  
Et n'aimait pas tous ces acteurs muets ;  
Mais désormais désirant qu'ils nous tentent,  
Le directeur a pris un bon moyen...  
Dans la coulisse il a mis ceux qui chantent,  
Pour faire aimer ceux qui ne disent rien.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Savez-vous , M. Durenard, que vous êtes décourageant ?  
moi qui croyais tant m'amuser à Paris , voilà que je crains  
de m'y ennuyer.

DURENARD, *à part.*

Frappons le dernier coup. (*haut.*) Oh ! je suis bien loin  
de vous empêcher de partir , mais alors je vous engage à  
faire une réforme générale dans votre toilette.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Comment , est-ce que je n'ai pas un chapeau à la Fer-  
nand Cortès ?

D U R E N A R D.

Qui , mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus nouveau ,  
entrez chez vingt marchandes de modes , demandez ce qui  
est au dernier goût.

Air : *De la belle Fermière.*

L'une vous montre à l'instant  
Une calèche de lingère,  
L'autre un casque , une autre vend  
Des toques à la Bayadère ;  
Ici la rose est offert ,  
Tout à côté c'est le verd ,  
Plus loin du blanc seul on se sert ,  
Chacune à sa méthode ,  
Mlle DE LA SAULAYE.  
Quelle est donc la mode à la mode !

D U R E N A R D.

C'est ce qu'il est impossible de savoir.

Mlle. DE LA SAULAYE.

En ce cas , je reste.

Air : *Il y a cinquante ans et plus.*

Ici je me trouve au mieux ;  
Ce pays est plus commode ,  
On n'y voit que par mes yeux ,  
Et l'on chérit (*bis.*) ma méthode.  
Mes lois y forment un code ;  
Les goûts ne sont pas changeans,  
M'adorer est une mode  
Qu'on suit depuis quarante ans.

---

## S C E N E X I V.

Les Précédens , M. DE LA SAULAYE , Mad. DE LA  
SAULAYE , BERTRAND , DURAND , AMÉLIE.

M. DE LA SAULAYE.

Fort bien ! vous êtes donc tous d'accord pour ne point  
partir ; mais quel est l'avis de ma sœur ?

Mlle. DE LA SAULAYE.

De rester , mon frère , de rester.

DURAND, *bas à Bernard.*

Elle est donc une fois raisonnable.

M. DE LA SAULAYE.

Amélie, cela te contrarie, n'est-ce pas, mais une aussi imposante majorité...

DURENARD.

Je suis bien désolé pour vous, mademoiselle, de ce petit contretems.

*Air : Des Dettes.*

A Paris vous n'irez pas voir  
Ferdinand malgré votre espoir,  
C'est ce qui vous désole.

A M É L I E.

Ne le voyant pas à Paris,  
Je le verrai dans ce pays,  
C'est ce qui me console.

( *Elle va ouvrir la porte du cabinet et Ferdinand paratt.* )

---

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

Les Précédens, FERDINAND.

TOUS ENSEMBLE.

Ferdinand ici !

F E R D I N A N D.

Moi-même, mes amis.

D U R E N A R D , *à part.*

Je suis pris dans mes filets.

F E R D I N A N D.

Vous vouliez, m'a-t-on dit, aller tous à Paris ?

A M É L I E , *vivement.*

Oh ! personne ne le veut plus.

F E R D I N A N D.

Je puis du moins vous en offrir un échantillon. , et j'espère que chacun de vous voudra bien accepter ce que je lui apporte.

D U R E N A R D , *bas à sa fille.*

Tu auras au moins un cachemire.

B E R T R A N D.

Monsieur, vous êtes trop honnête pour qu'on vous refuse.  
( *bas aux autres.* ) Attention délicate.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Extrêmement délicate.

( *Deux domestiques apportent tour-à-tour les différens  
objets.* )

F E R D I N A N D , à *M. de la Saulaye.*

Permettez d'abord, monsieur, que j'offre à un propriétaire, le premier volume du Dictionnaire d'Agriculture, par une société de savans.

Air : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Depuis trois ans, tous ces grands maitres  
Nous instruisant par l'alphabet,  
Ont fait les trois premières lettres,  
Vous voyez que cela promet.

M. DE LA SAULAYE.

Cette marche me paraît lente,  
Et je n'aurais jamais pensé  
Que des docteurs que l'on nous vante,  
Fussent encor à l'A, B, C.

F E R D I N A N D.

Je vous souhaite de vivre jusques à l'y grec.

B E R T R A N D.

Monsieur vous est bien attaché.

F E R D I N A N D , à *madame de la Saulaye.*

Quant à vous, madame, souffrez que j'aie l'honneur de vous présenter le résultat de l'industrie de M. Appert. (*il lui remet une bouteille de légumes conservés.* )

B E R T R A N D.

Comment diable !

F E R D I N A N D.

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

Chez lui l'on trouve en tous les tems  
Les pois et la pêche vermeille ;  
En hiver ainsi qu'au printems  
Il vend la fraise et la groseille.

Et de chacun flattant le goût ,  
Par les procédés qu'il observe ,  
Ce grand homme conserve tout

BERTRAND.

Ah ! que le ciel nous le conserve.

Mad. DE LA SAULAYE.

L'aimable jeune homme !... Je le ferai mettre dans ma cave.

FERDINAND, à Durand.

Voici, monsieur, des gravures représentant les plus beaux tableaux de notre Musée.

DURAND, mettant les gravures dans sa poche.

Jeune homme, je vous remercie au nom des arts. (*il montre son cœur.*) Votre présent est là.

DURENARD, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc, il le met dans sa poche.

FERDINAND, à Bertrand.

Acceptez, M. Bertrand, cette pierre précieuse.

(*il lui donne une grosse pierre noire.*)

BERTRAND.

Elle est bien grosse.

FERDINAND.

C'est une de celles qui sont tombées dans le département du Loiret.

BERTRAND.

C'est admirable !

Air : *Pour vous je vais en décider.*

Ce hasard des plus singuliers  
Me cause une surprise extrême,  
Tout en croyant bien volontiers  
Que n'ai-je vu le fait moi-même ;  
Par un pouvoir surnaturel,  
Ces pierres nous sont parvenues,  
En les voyant tomber du ciel,  
Moi je serais tombé des nues.

(*On apporte une caisse énorme.*)

FERDINAND, à mademoiselle de la Saulaye.

Voulez-vous bien accepter, mademoiselle, ce petit présent.



Mlle DE LA SAULAYE.

Ah ! mon dieu ! quelle caisse énorme !

F E R D I N A N D.

C'est un choix du théâtre de Kotzebue...

Mlle DE LA SAULAYE.

Qui m'a tant fait verser de pleurs avec sa misanthropie.

B E R T R A N D.

Et moi donc, j'y ai pleuré soixante-quinze fois.

F E R D I N A N D, à *Amélie*.

Charmante Amélie, daignez recevoir *l'Almanach des Grâces*.

Air : *Du Ménage de garçon*.

Par le luxe de la gravure,  
Chez nous maint recueil est cité,  
De l'art brillant de la peinture,  
Celui-ci n'a rien emprunté.  
Mais du bon goût suivant les traces,  
Sans doute, s'il vous connaissait,  
L'auteur de *l'Almanach des Grâces*  
A son livre eût joint un portrait.

B E R T R A N D.

Le jeune homme est galant.

F E R D I N A N D.

Quant à vous, M. Durenard...

D U R E N A R D, *bas à sa fille*.

Aux derniers les bons.

F E R D I N A N D.

Voici une excellente pièce que vous pourrez jouer en société ; c'est *l'Ecole de la médisance*.

D U R A N D.

Moi, de la médisance ! c'est de la calomnie.

F E R D I N A N D, à *Scholastique*.

Pour vous, mademoiselle... (*Scholastique salue.*)

D U R E N A R D, à *sa fille*.

Ma fille, je vous défends de rien prendre.

*La Revue.*

**E**

F E R D I N A N D.

J'ai le tort de vous avoir oubliée.

M. DE LA SAULAYE.

Un moment, Ferdinand.

*Air : N'allez pas dans la forêt noire.*

Quand pour mes parens réunis ,  
Ton zèle se prononce ,  
Chef de la famille , je suis  
Chargé de la réponse.  
Dès long-tems , car j'ai de bons yeux ,  
Je sais au mieux  
Ce qui pourrait combler tes vœux ;  
A chacun en ces lieux ,  
Tes largesses sont faites ,  
Seul je peux et je veux ,  
Acquitter nos dettes.

*( il l'unit à sa fille. )*

TOUS , HORS DURENARD ET SA FILLE.

Bravo ! bravo !

DURENARD , à Ferdinand.

C'est-à-dire , monsieur , que vous ne voulez pas de ma fille ; à votre aise , j'ai en Bretagne , un autre parti pour elle , et un receveur de la Vilaine la recevra comme un vrai présent.

M. DE LA SAULAYE.

Mes amis , la noce faite je reviens à mon projet , nous irons voir Paris ; pour cette fois , il n'y aura plus d'opposans.

TOUS.

Non , non , nous irons à Paris.

V A U D E V I L L E.

*Air Nouveau de M. Doche.*

M. DE LA SAULAYE.

Paul veut convaincre tout le monde ,  
Que Damis est un franc poltron ,  
Et Damis répand à la ronde ,  
Que Paul est un maître fripon.

Avec chaleur chacun discute,  
Mais moi je trouve qu'ils ont tort,  
Car sur l'objet de leur dispute,  
Je vois tout le monde d'accord.

Mlle DE LA SAULAYE.

D'abord quelques légers nuages,  
De deux époux troublaient les jours,  
Bientôt de plus sombres orages,  
Viennent en obscurcir le cours.  
Enfin la guerre se déclare,  
C'est à qui criera le plus fort,  
Un beau matin on se sépare,  
Voilà le ménage d'accord.

DURENARD.

Dès que j'apprends une querelle,  
Pour m'en mêler j'arrive exprès,  
Et des deux partis avec zèle,  
Je discute les intérêts ;  
Je parle avec tant d'éloquence,  
Que chacun convient de son tort,  
Et que pour m'imposer silence,  
Je vois tout le monde d'accord.

FERDINAND.

Parmi les héros de l'histoire,  
Chacun jadis faisait un choix,  
De César l'un vantait la gloire,  
L'autre Alexandre et ses exploits ;  
Trajan qu'en tous lieux on renomme,  
D'un autre excitait le transport,  
Mais de nos jours il est un homme,  
Qui met tout le monde d'accord.

BERTRAND.

Sur la mort d'un docteur célèbre,  
L'autre jour on se disputait,  
L'un faisait ce récit funèbre,  
Et son voisin le démentait.  
D'un mot je finis leur chicane ;  
« Le docteur, leur dis-je, est bien mort  
» Il l'est, où je ne suis qu'un âne. »  
Je vis tout le monde d'accord.

( 36 )

**A M É L I E , au public.**

**Les deux partis sont en présence  
Quand on donne une nouveauté,  
Et souvent près de l'indulgence  
On trouve la sévérité.  
Pour obtenir votre suffrage,  
Quand nous faisons plus d'un effort,  
En applaudissant cet ouvrage,  
Puissez vous tous être d'accord.**

20 JY 63

**F I N.**